

Le sentiment de soi et la nature dans *Les Rêveries du promeneur solitaire*

Nous proposons une approche doublement thématique des *Rêveries*, par le sentiment de soi et la nature. Nous regarderons cette oeuvre crépusculaire, écrite pendant les deux dernières années de la vie de Rousseau (1776 à 1778, il meurt le 2 Juillet 1778) comme une renaissance: en effet, elle témoigne d'un nouvel «être-au-monde», car elle s'efforce de cerner le rapport inouï que Rousseau établit, par petites touches successives, entre ses états d'âme et la nature. Cet «être-au-monde» est aussi un retrait du monde, si le monde signifie «l'environnement», donc le milieu extérieur; si l'ex-sister signifie venir hors de soi, alors l'existence révélée par les expériences, tout intérieures, dont les *Rêveries* sont la trace, se révèle comme un «être-en-soi-même», et bien plus comme un «être-par-soi-même». C'est pourquoi la *nature*, terme qui reste éminemment problématique, doit s'entendre essentiellement, non comme un terme posé en altérité avec le moi, mais comme ce qui le constitue, ou comme son essence.

Il s'agit moins de s'assurer de la classification des *Rêveries* dans un répertoire pré-romantique, que de dégager le sens et la portée de ce sentiment d'existence dans son **immanence** à la nature.

Par nature, cette idée maîtresse du XVIIIème siècle, il faut entendre une réalité originelle telle qu'elle s'oppose à l'artifice et à la dénaturation sociale; c'était déjà le thème constitutif des deux *Discours*, celui de 1749 *sur les Sciences et les Arts*, celui de 1753 surtout, *sur l'Origine et les Fondements de l'inégalité parmi les hommes*. La nature est pensée sur le mode de l'intériorité, de sorte que l'homme ne trouve cette nature qu'en rentrant en lui-même, en son être le plus intime; c'est le principe même de sa vie, à condition de ne pas réduire la vie à une fonction biologique mais d'entendre par là l'existence dans sa dimension essentielle:

«Vivre, ce n'est pas respirer, c'est agir, c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui donnent le sentiment de l'existence.» *Emile*, Livre I, G-F p.43¹

Pour entrer dans la perspective des *Rêveries*, la meilleure voie est celle indiquée par Rousseau lui-même dès la seconde *Promenade*.

Il prend d'abord clairement conscience de la seule voie qui puisse le sauver de son propre malheur:

«Ainsi pour me contempler moi-même avant mon déclin, il faut que je remonte au moins de quelques années au temps où perdant tout espoir ici-bas et ne trouvant plus d'aliment pour mon cœur sur la terre, je m'accoutumais peu à peu à le nourrir de sa propre substance et à chercher toute sa pâture au-dedans de moi.

Cette ressource, dont je m'avisai trop tard, devint si féconde qu'elle suffit bientôt pour me dédommager de tout. L'habitude de rentrer en moi-même me fit perdre enfin le sentiment et presque le souvenir de mes maux, j'appris ainsi par ma propre expérience que la source du vrai bonheur est en nous, et qui ne dépend pas des hommes de rendre vraiment misérable celui qui sait vouloir être heureux.»²

Les thèmes de l'auto-suffisance, de la substantialité du soi, du cœur, c'est-à-dire du sentiment, qui sont les thèmes architectoniques de cette «musique» si caractéristique de l'âme rousseauiste, sont d'ores et déjà présents dans ce passage.

Mais Rousseau refuse d'être un «théoricien», il cherche dans l'expérience la vérité de ses pensées, c'est pourquoi il lui faut trouver une expérience «primitive» qui sera en quelque sorte la matrice de toutes ces expériences «intérieures» qui sont le fil des *Rêveries*. L'expérience de l'origine de ce sentiment unique, le sentiment de se donner la vie à soi-même, confirmera l'idée d'être soi-même directement cette nature, c'est-à-dire une substance, ou, mieux encore, une source inépuisable de vie. L'accident de Ménilmontant, qui n'est pas sans rappeler l'épisode de la chute de cheval dans les *Essais* de Montaigne, fait fonction d'expérience initiale et initiante. Là s'arrête toute parenté avec Montaigne, puisque le sens «métaphysique» tout-à-fait singulier donné par Rousseau à cet événement, est celui d'une métaphysique de l'existence, dans laquelle l'essence se révèle dans l'existence libérée de toutes les apparences falsifiantes ou inauthentiques du moi social.

«lorsque je revins à moi. L'état auquel je me trouvai dans cet instant est trop singulier pour n'en pas faire ici la description.

La nuit s'avçait, quelques étoiles et un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentais encore que par là. Je naissais en cet instant à la vie, et il me semblait que

je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais.»
G-F p.68

Le «projet» de Rousseau dans les *Rêveries* c'est de revenir à soi (enfin!), c'est-à-dire à la nature, c'est se donner la vie.

I. Brève définition des termes:

1) Le sentiment de soi

Il peut se définir comme conscience d'exister, mouvante et affective, détachée des objets habituels, plus généralement du monde humain et social, du rapport à autrui. Il y a une réflexivité de cette conscience dans le souvenir et l'écriture, mais Rousseau cherche une voie d'accès directe, une expérience de présence immédiate à soi. Comment exprimer par l'écriture ce sentiment intime sans le trahir?

Si la méthode, au sens de l'art, est un subterfuge nécessaire, elle participe encore de l'auto-portrait, comme dans les *Confessions*. L'art, en tant qu'artifice nécessaire pour donner à voir cette nature originelle, doit pour ainsi dire s'effacer, c'est pourquoi le style des *Rêveries* sera informe, «*ces feuilles ne seront proprement qu'un informe journal de mes rêveries*», pour se conformer au mouvement authentique du flux et du reflux des pensées revenues à la pure intériorité, qu'aucun objet importun ne détourne plus de leur cours naturel. L'art de se livrer doit disparaître dans l'acte pur de se donner ainsi, rien qu'à soi-même. Comme un jardin peut donner le sentiment d'une nature livrée à elle-même ou une éducation s'effacer dans le processus de croissance naturelle et d'auto-formation de l'enfant. (cf. le jardin de Julie dans la N.H et la définition du rôle maître dans le Livre 2 E.)

Cependant le registre des *Rêveries* n'est plus celui de la morale mais celui d'une poétique mystique, car le discours ne s'adresse plus à un public, il se concentre dans l'intériorité de la subjectivité de son auteur; toutefois il ne s'y enferme pas puisqu'il s'ouvre vers un espace cosmique, une nature en résonance avec l'âme singulière, et pour tout dire, unique, qui s'exprime en ce lieu. En ce sens, la démarche singulière des *Rêveries* prend ses distances avec l'égotisme didactique des *Essais* de Montaigne:

«Une situation si singulière mérite assurément d'être examinée

et décrite [...] Je fais la même entreprise que Montaigne, mais avec un but tout contraire au sien: car il n'écrivait ses *Essais* que pour les autres, et je n'écris mes *Rêveries* que pour moi.» fin de la première promenade, G-F 1997, p 62

2) La nature:

Terme non conceptualisable, notion polysémique par excellence. Au XVIII^{ème} siècle la nature, norme esthétique et éthique, tend à devenir un principe métaphysique. La philosophie des Lumières fut surtout une pensée critique et elle acheva de détruire le modèle théologique déjà mis à mal par le rationalisme classique. Mais Rousseau refuse de s'inscrire dans le courant idéologique de son siècle. En moraliste, il oppose la nature à la facticité historique et sociale, source de la dégradation et du mal.

La notion se différencie sensiblement, aussi bien de la **fusus** antique que de la Création dans la théologie judéo-chrétienne, toutefois, dans son évolution, elle conserve les traces des significations passées.³

Rousseau se situe au moment où l'idée de nature évolue vers un sens plus métaphysique; conçue comme une simple critique de l'onto-théologie traditionnelle (la nature opposée à la grâce), notamment par le mécanisme classique elle devient progressivement la notion maîtresse d'une philosophie de la Nature. Peut-être est-ce l'étymologie de *natura*, le verbe *nascor*, signifiant naître et croître, qui s'approche au plus près de la notion maîtresse de l'oeuvre de Rousseau, notion qui perdure depuis les premières oeuvres qui lui valurent la célébrité jusqu'à l'oeuvre ultime.

Pour conclure ce point, il y a chez Rousseau une correspondance intime entre la nature humaine et la nature comme principe de tout l'univers. L'adéquation parfaite, et la transparence de soi à soi, révèlent ou dévoilent cette correspondance dans le bonheur ou l'harmonie. Mais l'existence, vouée au temps, donc à la déchéance historique, ne peut s'accomplir que dans la perte ou l'oubli de cette correspondance originelle; la métaphore du voile dans *La Nouvelle Héloïse*, si bien étudiée par Starobinski,⁴ symbolise parfaitement le pessimisme foncier de Rousseau, et en fin de compte sa philosophie du malheur⁵. Ces thèmes propres à Rousseau font son originalité, sa singularité, en bref une idée de la nature qui n'appartient qu'à lui.

Toutefois, les *Rêveries* présentent bien une tonalité pré-romantique lorsque le sentiment élégiaque accompagne le sentiment de soi dans l'évocation des moments de parfaite communion avec l'univers, confondu avec les limites de l'âme. Mais la conscience du bonheur ne peut-elle être que la conscience du bonheur passé et perdu? A cet égard la cinquième *Promenade* offre le paradigme du bonheur perdu et retrouvé, en un sens qui paraîtrait quasi proustien si on ne s'interrogeait pas sur la temporalité de cet état. La réminiscence rêveuse révèle la vraie nature de cet état béatifique: le recueillement de l'âme, enfin rendue à elle-même, par la contemplation et la communion avec une nature non défigurée par l'homme suspend le temps. Aussi malgré cette tendance élégiaque, les *Rêveries* échappent au registre morbide de la nostalgie, car des trois stases temporelles de la conscience, passé, présent futur, seule domine véritablement la seconde; ainsi Rousseau est plus proche d'Augustin⁶ que de Chateaubriand ou Lamartine, et c'est l'absolue présence de l'être, comme présence immédiate de soi, pour ainsi dire «en soi» qui est l'acmé des *Rêveries*, non la trace de l'absence.

3) Identité du sentiment de soi et de la nature dans la description des promenades sur le lac de Biemme dans la cinquième promenade

«Les rives du lac de Biemme sont plus sauvages et romantiques que celles du lac de Genève parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs et de vignes, moins de villes et de maisons, il y aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés de bocages, des contrastes plus fréquents et des accidents plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords des routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs; mais qu'il est intéressant pour les contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit.»

Cinquième promenade G-F, p109

L'adjectif romantique est-il un synonyme *stricto sensu* «des romanesques rivages», qu'on trouve à la fin de ce passage? L'étymologie de l'adjectif est l'anglais **romantic**, ce qui se trouve dans les romans, littérature qui parle à l'imagination. Le paysage décrit dans

la cinquième promenade correspond aux descriptions romanesques de la N.H

«où l'on voit réuni sans appareil, sans éclat, tout ce qui répond à la véritable destination de l'homme! La campagne, la retraite, le repos, la saison, la vaste plaine d'eau qui s'offre à mes yeux, le sauvage aspect des montagnes, tout me rappelle ici ma délicieuse île de Tinian.» Quatrième partie, Lettre X

Le terme décrit un paysage mais aussi bien un univers mental; il marque une correspondance privilégiée entre les coeurs, les moeurs et la nature. On remarque aussi les contrastes en harmonie: campagne cultivée, plaine, plane et montagne sauvage. Au XVIIIème siècle l'adjectif "romantique" sert à décrire les sites naturels pittoresques et les jardins qui en sont l'évocation.

Le mot romantique apparaît avec son sens propre dans les années 1776-1777 chez le Marquis de Girardin, en particulier dans *De la composition des paysages*:

«sans être farouche ni sauvage, la situation romantique doit être tranquille et solitaire, afin que l'âme n'y éprouve aucune distraction et puisse s'y livrer tout entière à la douceur d'un sentiment profond.»

On peut également rapprocher cet idéal de paysage ou de site, de la description de *l'Elysée*, le jardin secret de Julie, toujours dans la quatrième partie du roman, Lettre XI:

«Ce lieu, quoique tout proche de la maison, est tellement caché par l'allée couverte qui l'en sépare, qu'on ne l'aperçoit de nulle part. L'épais feuillage qui l'environne ne permet point à l'oeil d'y pénétrer, et il est toujours soigneusement fermé à clef. A peine fus-je dedans, que la porte étant masquée par des aunes et des coudriers qui ne laissent que deux étroits passages sur les côtés je ne vis plus en me retournant par où j'étais entré, et n'apercevant point de porte je me trouvai là comme tombé des nues.

En entrant dans ce prétendu verger je fus frappé d'une agréable sensation de fraîcheur que d'obscurs ombrages, une verdure animée et vive, des fleurs éparses de tous côtés, un gazouillement d'eau courante, et le chant de mille oiseaux, portèrent à mon imagination du moins autant qu'à mes sens; mais en même temps je crus voir le lieu le plus sauvage, le plus solitaire de la nature, et il me semblait d'être le premier mortel qui jamais eût pénétré dans ce désert. Surpris, saisi, transporté d'un spectacle si peu prévu, je restai un moment

immobile, et je m'écriai dans un enthousiasme involontaire: Ô Tinian, ô Juan Fernandez! Julie, le bout du monde est à votre porte!»

Ce qui étonne dans ces descriptions c'est l'impression étrange que les lieux naturels ne s'étendent pas dans l'espace, mais qu'ils se resserrent et se présentent comme l'intériorité visible, c'est-à-dire dévoilée. D'où les ombrages, l'absence d'horizon et de lointain, les perspectives «rapprochantes»; la nature est soudain toute proche et permet un contact direct, sans médiation, dans la solitude. La présence humaine, les traces du travail sont effacées. Ces paysages sont oniriques et en ce sens romantiques, mais ils sont paisibles et idylliques, leur dimension utopique les distingue des modèles romantiques consacrés, tourmentés, pathétiques ou angoissants, ceux de Carl Friedrich par exemple.

Le paysage idyllique est un lieu de recueillement, c'est pourquoi la figure de l'île est privilégiée: c'est un espace clos-ouvert, un extérieur intériorisé. C'est un lieu idéal pour la rêverie, ainsi Rousseau souligne-t-il que l'île de Bienne est «très agréable et très singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscire»

La fonction de resserrement qui agit si heureusement sur l'âme rêveuse ne répond-elle pas au problème posé dans la préface du second *Discours*:

«et comment l'homme viendra-t-il à bout de se voir tel que l'a formé la Nature, à travers tous les changements que la succession des temps et des choses a dû produire dans sa constitution originelle, et de démêler ce qu'il tient de son propre fond d'avec ce que les circonstances et ses progrès ont ajouté ou changé à son état primitif? semblable à la statue de Glaucus que le temps, la mer et les orages avaient tellement défigurée, qu'elle ressemblait moins à un Dieu qu'à une bête féroce, l'âme humaine altérée au sein de la société par mille causes sans cesse renaissantes, par l'acquisition d'une multitude de connaissances et d'erreurs[...].ja, pour ainsi dire changé d'apparence au point d'être méconnaissable.»

Alors que la réflexion philosophique échoue en ne redonnant pas à l'humanité son essence aussi transparente qu'aux jours heureux de l'âge d'or, «tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques»⁷, la rêverie solitaire effectue cette donation originaire, comme un éternel commencement, comme la «première fois». La nature primitive n'est donc jamais perdue, elle perdure sous les déformations infligées par l'histoire et peut être retrouvée.

II. L'idéal mystique du bonheur, comme retour mental vers le paradis perdu

1) Le sentiment d'exister comme jouissance de n'exister que par soi-même.

«De quoi jouit-on dans pareille situation? De rien d'extérieur à soi, sinon de soi-même et de sa propre existence, tant que cet état dure on se suffit à soi-même comme Dieu.» Cinquième Promenade p. 116

Le thème stoïcien de l'autosuffisance est retravaillé en concept d'autarcie, car dans l'économie du pire il faut faire de nécessité vertu et convertir le minimum en abondance.

Mais ce bonheur du sage, caractérisé par l'absence de trouble, la présence à soi, et l'égalité d'âme ne doit pas se réduire au philosophème commun à l'épicurisme et au stoïcisme, puisque cette «sagesse» n'est pas le produit d'une activité de réflexion philosophique. Ce n'est pas davantage une méditation égotiste à la Montaigne, car Rousseau n'est pas en quête d'universel, il ne trouve son salut que dans sa singularité et dans son existence unique, dans son ipséité. Par conséquent s'il suit un ordre ce n'est pas celui de la raison, voilà en quoi il diffère essentiellement des Stoïciens; sans doute alors cet «ordre» est-il celui du cœur; toutefois, il ne faudrait pas conclure trop vite et confondre les ravissements des *Rêveries* avec l'ascèse pascalienne⁸. Le cœur, pour Rousseau, est le lieu des émotions, des sentiments, c'est le point sensible de l'âme où se mesure son état; le lieu de ses équilibres et de ses humeurs si l'on reprend l'image du baromètre mental.

Reprenons les expressions par lesquelles Rousseau tente de décrire l'état de béatitude correspondant au plus parfait sentiment de soi, à l'accord parfait de soi à soi, donc aussi de soi à la nature environnante, laquelle devient alors comme un prolongement de l'intériorité.

*«Quel était ce bonheur et en quoi consistait sa jouissance... L'espoir qu'on ne demanderait pas mieux que de me laisser dans ce séjour isolé où je m'étais enlacé de moi-même.. » p 110 5ème p. **Amour de soi***

«Je me laissais aller et dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries,

confuses mais délicieuses, et qui sans avoir aucun objet bien déterminé ni constant ne laissent pas d'être à mon gré cent fois préférables à tout ce que j'avais trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie.» **Suspension des caractères spatiaux-temporels, état mental préconscient.**

«Mais s'il est un état où l'âme trouve une assiette assez solide pour s'y reposer tout entière et rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeler le passé ni d'enjamber sur l'avenir; où le temps ne soit rien pour elle, où le présent dure toujours sans néanmoins marquer sa durée et sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation et de jouissance, de plaisir ni de peine, de désir ni de crainte que celui seul de notre existence, et que ce sentiment seul puisse la remplir tout entière; tant que cet état dure, celui qui s'y trouve peut s'appeler heureux non d'un bonheur imparfait, pauvre et relatif, tel que celui que l'on trouve dans les plaisirs de la vie mais d'un bonheur suffisant, parfait et plein, qui ne laisse dans l'âme aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir. Tel est l'état où je me suis trouvé dans l'île de St Pierre dans mes rêveries solitaires..»

« De quoi jouit-on dans une pareille situation?... Le sentiment de l'existence dépouillé de toute autre affection est par lui-même un sentiment précieux de contentement et de paix.» p 116

Comment ce sentiment tel qu'il est décrit ici, comme une expérience vécue, est-il possible? Quelles en sont les conditions de possibilité?

2) L'oisiveté comme première condition du sentiment de sa propre existence

Encore une fois revenons au second *Discours*; l'homme sauvage y est décrit comme un être essentiellement oisif, solitaire:

«Je le vois se rassasiant sous un chêne, se désaltérant au premier ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas et voilà ses besoins satisfaits.»

Dans la société, la pétulante activité qui pousse les hommes, à se surpasser, à se comparer les uns aux autres, est la cause de leurs passions et de leurs maux. Mais l'homme sauvage n'est à tout prendre qu'une brute, un animal sans conscience, donc le dire heureux serait une absurdité. Rousseau n'est jamais tombé dans une

telle contradiction, quoiqu'en ait dit Voltaire, car l'adjectif heureux n'intervient dans le second *Discours* qu'à partir du moment où les hommes se sont dotés de la parole, ont établi des liens qui n'étaient pas encore des chaînes et ont commencé à prendre conscience d'eux-mêmes à travers leurs sentiments. Ce premier âge de l'humanité où les hommes sont des êtres intelligents, non des brutes stupides et bornées, est le seul moment du bonheur, mythe fondateur du *Contrat Social* mais aussi de l'*Emile*; la nature de l'homme n'est pas encore dénaturée par l'activité effrénée, laborieuse, productive, utile, prévoyante. Bref, elle reste insouciant, immédiate et spontanée et indolente.

Mais si Rousseau vante le *far niente*, naturel à l'homme, «*le précieux far niente fut la première et principale de ces jouissances que je voulus savourer dans toute sa douceur, et tout ce que je fis durant mon séjour ne fut en effet que l'occupation délicieuse et nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté* », c'est qu'il reste le plus sûr moyen de faire le vide mental, de se détacher du monde, donc c'est un substitut de la conversion mystique, au demeurant plus modeste et plus agréable.

Il ne faut pas en conclure que toute activité soit interdite au rêveur, seules celles qui font «qu'on se prend au sérieux» sont exclues de fait, la pensée rêveuse les oublie. Au contraire une activité ludique, qui distrait et rend quelque objet à l'esprit trouve grâce aux yeux du promeneur; que faire de mieux que de cueillir des herbes, de ramasser les fleurs qu'on rencontre au hasard d'une flânerie. La botanique, débarrassée de tout but utilitaire, peut devenir une passion. Le langage de la ferveur religieuse utilisé à propos d'une activité si futile peut choquer, mais le sens des *Rêveries* me semble très lisible dans ce décalage.

L'oisiveté et l'activité cessent de s'opposer dès lors que l'âme revenue à elle-même s'est déprise des objets qui causèrent ses maux; prolonger l'état de grâce par des exercices artificiels serait sans doute encore une erreur; au contraire, l'activité la plus légère, presque anodine, en tout cas tout-à-fait innocente, qui se limite à herboriser, pour le plaisir, au hasard des promenades, se trouve être le meilleur remède contre les tendances cyclothymiques et maniaco-dépressives

3) La deuxième condition: Abolir le temps, atteindre un état d'équilibre, «une assiette assez stable», rentrer en soi-même, se reprendre, se circonscrire, s'enlacer; voie vers un substitut de béatitude:

«et rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeler le passé ni d'enjamber sur l'avenir: où le temps ne soit rien pour elle, où le présent dure toujours sans néanmoins marquer sa durée et sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de désir ni de crainte que celui seul de notre existence, et que ce sentiment seul puisse la remplir tout entière.» o.c p 116,

Le temps marque la dégradation des choses pour les âmes qui restent prisonnières des apparences, de la vie répandue dans l'extériorité, donc dispersées et réduites à la seule mesure de l'espace, par conséquent clouées à leur corps comme au pilori de la vie par les vaines passions et les plaisirs factices. Pour ces âmes perdues «le temps passe», parce que leur vie s'en va et leur échappe. Comme Augustin dans ses *Confessions*, Rousseau ne médite pas sur la fuite du temps et son insaisissabilité, il accède à un «être-hors-du temps» une existence intemporelle, car ce qu'il nomme un présent qui dure toujours sans néanmoins marquer sa durée, n'est-ce pas la pure présence de l'absolu, ou la parousie de l'être telle que les mystiques l'ont aperçue?

Voilà ce qu'Augustin écrit en conclusion de sa méditation sur le temps:

« ..Ma vie n'est que dissipation.... Libéré des anciens jours, je rassemble mon être dans la poursuite de votre Unité.» Oublieux du passé, sans me disperser dans les choses futures et transitoires, attentif seulement aux présentes», ce n'est pas dans la dispersion, mais dans l'union de toutes mes forces que je recherche la palme de la vocation céleste»; là «j'entendrai la voix de votre louange et je contemplerai votre joie» qui ne vient ni ne passe.

Maintenant «mes années s'écoulaient dans les gémissements, et vous, ma consolation Ô Seigneur, mon Père, vous êtes éternel. Mais moi, je me suis éparpillé dans le temps, dont j'ignore l'ordre; de tumultueuses vicissitudes déchirent mes pensées et les profondes entrailles de mon âme, jusqu'au jour où je m'écroulerai en vous, purifié et fondu au feu de votre amour» Confessions, Livre XI, ch 29.

La différence, de taille il est vrai, vient de ce que Rousseau est à lui-même comme son propre Dieu.

En conclusion de ce point: le bonheur est sentiment d'adéquation à l'être, donc en premier lieu à soi; sentiment grâce auquel la totalité de ce qui nous est donné est ramenée à soi; parce que je me redonne tout à moi-même, ma conscience cesse d'être inquiète, elle n'est plus cette conscience tendue entre deux néants, entre le souvenir du passé et l'attente de l'avenir, entre ce que j'ai perdu et ce que je crains de ne pas atteindre. Libérée des craintes, des espoirs et des regrets, mon âme cesse de fluctuer pour atteindre cette «assiette solide» selon l'expression de Rousseau dans la cinquième *Promenade*, elle se repose enfin en paix avec elle-même. La dichotomie qui parachève la description de cet état bienheureux l'oppose au bonheur imparfait, pauvre et relatif, cet illusoire bonheur que les hommes poursuivent à travers les plaisirs de la vie. Ne retombe-t-on pas sur un lieu commun, une réminiscence stoïcienne ou plus vaguement encore un mysticisme? Nous retiendrons les qualificatifs positifs: parfait, plein et suffisant, ils corroborent rigoureusement l'idée de chercher en soi-même sa propre substance et de se nourrir de soi.

III. La solitude. Le retrait, condition nécessaire pour accéder au sentiment de sa propre existence.

1) Différence entre la solitude et l'isolement

Solitaire ne signifie pas isolé, c'est un état d'âme qui met le «rêveur» à l'écart de ses semblables. Se mettre ou être mis à l'écart, toute la dialectique subtile de l'exclusion et du retrait doit être analysée. La première *Promenade* détermine cette solitude proche parfois de la dérégulation.

*«Me voici donc seul sur la terre n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même.»*p.55

«Tout est fini pour moi sur la terre... Tout ce qui m'est extérieur m'est étranger désormais. Je n'ai plus en ce monde ni prochain, ni semblables, ni frères. Je suis sur la terre comme en une planète étrangère, où je serais tombé de celle que j'habitais.» Ibidem, p. 60.

Il est solitaire parce qu'il cesse de considérer le point de vue d'autrui, les autres consciences n'existent plus pour lui; mais il ne vit pas dans l'isolement total, d'autant plus qu'il se promène dans

Paris et ses alentours, et qu'il ne se contente pas d'être spectateur, il entre encore sur la scène du monde; il lui arrive même encore de faire des rencontres, le vieil invalide de la neuvième *Promenade*, des enfants surtout, mais ces brefs épisodes, sauf exception, sont en général décevants et constituent plutôt autant d'expériences venant confirmer la décision de ne plus «faire société» avec les autres hommes. La solitude est le résultat d'une désocialisation.

Laissons pour l'instant la thèse du complot pour n'analyser que le fait de la rupture qui fut à l'origine de la conversion de l'âme à sa propre intériorité. Ce qui frappe c'est la passivité de Rousseau, puisqu'il subit une exclusion et sa conversion n'est qu'une réaction par laquelle il fera de nécessité vertu.

2)Fatalisme de Rousseau

Si l'on compare l'événement qui frappe l'écrivain, homme social, avec la sortie de l'état de nature dans le second *Discours*, sa situation est donc inverse de celle qui selon le mythe fondateur du second *Discours* échet à l'homme sauvage; en effet, les hommes sauvages sont poussés à s'assembler, au contraire Rousseau est poussé à rompre avec les autres hommes, à cesser de «faire société» avec eux, mais la logique est la même, il s'agit de faire de nécessité vertu. C'est ce que j'appelle une logique de conversion: le pire comme occasion du meilleur. Dans le second *Discours*, le meilleur sera la possibilité de mettre en oeuvre la perfectibilité, seule différence entre l'homme et l'animal, qui fait de lui un être intelligent et l'arrache à son existence de brute «stupide et bornée». Mais la dialectique du malheur transforme le don en malédiction. C'est l'échec de l'histoire, de la raison, de la culture et de la philosophie; il fallait donc un retour à l'origine tout-à-fait différente du *Contrat*, et l'occasion ou l'opportunité en est fournie par les conséquences désastreuses de la perversion sociale sur la personne de Rousseau. Le voilà au ban de la société, il doit donc mourir comme être social pour renaître comme pur être-à-soi-même. Il faut opérer une conversion à rebours par laquelle la malédiction redevienne le don.

«Sentant enfin tous mes efforts inutiles et me tourmentant à pure perte, j'ai pris le seul parti qui me restait à prendre, celui de me soumettre à ma destinée sans plus regimber contre la nécessité. J'ai trouvé dans cette résignation le dédommagement de tous mes maux.»

Ce destin est la mort sociale décrite dans les lignes qui précèdent; mais cette mort est suivie d'une résurrection et c'est la voie de la délivrance tant recherchée:

«Il ne me reste plus rien à espérer ni à craindre en ce monde, et m'y voilà tranquille au fond de l'abîme, pauvre mortel infortuné, mais impassible, comme Dieu même.» p. 60

«Mon coeur s'est purifié à la coupelle de l'adversité.» p.61

La solitude est une voie initiatique passive et cependant gage de l'absolue liberté; cette acception si peu ordinaire du terme situe Rousseau indépendamment de toute l'anthropologie politique héritière de l'individualisme possessif de Hobbes⁹. L'âme solitaire n'a rien de commun avec l'individu social, pour la bonne raison qu'elle n'est pas une partie, l'élément dernier d'une totalité supérieure, elle est à elle-même son propre tout, c'est une sphère égologique qui se suffit à elle-même, en ce sens elle serait plus proche de la monade leibnizienne, à condition de penser une monade absolue, donc unique. Sa nature ou son essence, c'est-à-dire son principe actif, est donc posée comme don originaire consacrant sa pure immanence et jamais Rousseau ne pensa que la nature d'un homme fût déterminée par un ordre quelconque de relation, ni la relation à autrui, ni même la relation à une grande nature, système aveugle ou Intelligence providentielle, en un mot, la nature d'un homme ne se réalise pas dans la relation à son *autre* mais dans l'immédiateté de son rapport à soi. Pour mieux éclairer cette idée une comparaison peut être utile.

3) Différence de la solitude de Rousseau et de celle de Robinson

Risquons une comparaison avec le Robinson du mythe revu et corrigé par M. Tournier. Jeté dans un état de dérégulation par la perte de tout rapport à autrui, Robinson se «défait», au contraire Rousseau se retrouve. Les *Rêveries* semblent battre en brèche toute la philosophie politique, y compris le *Contrat social* qui définit l'homme comme animal politique, où pour le dire autrement, qui considère que l'homme ne devient humain que parmi les hommes, qu'il réalise sa vraie nature dans le rapport à autrui, dans la société des autres hommes. Rousseau fait comme s'il choisissait d'être Dieu.

Le rapport aux autres hommes, s'il n'était d'avance voué à l'échec, serait fondé sur le sentiment; le sentiment naturellement complémentaire de l'amour de soi est la pitié, c'est-à-dire la capacité

à se mettre à leur place et à sentir leurs faiblesses, mais la pitié n'a aucune chance face aux violentes passions de l'homme social, qui est véritablement devenu un loup pour l'homme:

«J'aurais aimé les hommes en dépit d'eux-mêmes.. Les voilà donc étrangers, inconnus, nuls enfin pour moi, puisqu'ils l'ont voulu. Mais moi détaché d'eux et de tout que suis-je moi-même?». Première Promenade p. 55.

«Les hommes auraient beau revenir à moi, ils ne me retrouveraient plus. Avec le dédain qu'ils m'ont inspiré, leur commerce me serait insipide et même à charge, et je suis cent fois plus heureux dans ma solitude que je ne pourrais l'être en vivant avec eux. Ils ont arraché de mon coeur les douceurs de la société...tout m'est indifférent de leur part, et quoiqu'ils fassent, mes contemporains ne seront rien pour moi.» Ibidem p. 58.

L'échec de la relation à autrui se confond avec les polémiques littéraires dont Rousseau se croit victime, mais c'est précisément parce qu'il s'est engagé avec une totale sincérité au lieu de jouer le jeu littéraire qu'il n'a pu s'intégrer à la société. Là est la cause de son renoncement.

«C'est de cette époque que je puis dater mon entier renoncement au monde et ce goût vif pour la solitude qui ne m'a plus quitté depuis ce temps-là.» Troisième Promenade, p. 80.

Aristote dit dans la *Politique*, qu'il faut être une brute ou un Dieu pour vivre seul, Rousseau choisit d'être son propre Dieu, ou pour être exacte, d'être comme son propre Dieu.

IV. La rêverie, voie d'accès à la béatitude, origine de la pensée

1) Rêverie et rêve: pensée libre et personnelle

On pourrait dire que par nature, la pensée est d'abord rêveuse; la première pensée qui se fait en nous la plus originelle, et la plus authentique, est la rêverie. Cependant, elle est moins profonde que superficielle, ainsi il ne faudrait pas la confondre avec le rêve nocturne, inconscient et chargé des pires affects . G.Bachelard dit très justement que «le rêve de la nuit ne nous appartient pas»¹⁰, au contraire la rêverie est une manière de laisser libre cours à ses pensées, de laisser sa pensée «flottante», mais de telle sorte qu'elle reste bien mienne, qu'elle soit la manifestation la plus appropriée de la subjectivité.

La rêverie est une pensée à la limite de la conscience, elle est libre, au sens où Freud distingue la pensée par libre association de la pensée logique ou liée. La rêverie est d'abord la pensée imaginative, c'est-à-dire capable de décomposer et de recomposer toutes les représentations mentales, sans autre contrainte que le bon plaisir, la jubilation créatrice. Dans la Septième *Promenade* l'étude du champ lexical montre que la rêverie s'associe à la fantaisie et à l'amusement, et connote la liberté subjective confondue avec l'absence de contrainte.

«Le recueil de mes longs rêves est à peine commencé..un autre amusement lui succède.. je m'y livre avec un engouement qui tient de l'extravagance ...parce que dans la situation où me voilà je n'ai plus d'autres règles de conduites que de suivre en tout mon penchant sans contrainte. ...La sagesse même veut qu'en ce qui reste à ma portée je fasse tout ce qui me flatte.. sans autre règle que ma fantaisie.»

Septième Promenade, p. 132.

Ceci s'applique à la passion d'herboriser mais la mise en parallèle avec la rêverie indique bien la portée générale de la remarque: la pensée comme l'action se font au gré de la fantaisie. La rêverie est une pensée fluide, la seule qui reste quand tout l'être est au repos.

2) La rêverie est légère et agréable

Rousseau a toujours récusé l'impérialisme de la pensée rationnelle et de ses prétendues profondeurs philosophiques. L'analyse et le raisonnement ont perverti les âmes; les sophismes ont couvert les mensonges et dénaturé les pensées des hommes. De plus, l'effort et la tension de la pensée réflexive sont si pénibles qu'ils sont manifestement contre nature, la pensée démonstrative et universelle n'exige-t-elle pas le refoulement des tendances affectives et imaginatives du sujet?

«J'ai pensé quelquefois assez profondément; mais rarement avec plaisir, presque toujours contre mon gré et comme par force; la rêverie me délasse et m'amuse, la réflexion me fatigue et m'attriste; penser fut toujours pour moi une occupation pénible et sans charme.»
o.c p. 134.

Il convient de bien différencier rêverie et méditation tout en ménageant une possibilité de passage de l'une à l'autre. La méditation,

au sens où Descartes parle d'une méditation si métaphysique qu'elle sera difficile à suivre, ne conduit-elle pas vers le questionnement essentiel, qu'est-ce que je suis, moi qui pense? La rêverie retrouverait-elle l'injonction socratique, le «connais-toi toi-même»?

«*Quelquefois mes rêveries finissent par la méditation, mais plus souvent mes méditations finissent par la rêverie, et durant ces égarements, mon âme erre et plane dans l'univers sur les ailes de l'imagination, dans des extases qui passent tout autre jouissance.*»
Septième Promenade p. 134.

La rêverie se situe de façon plutôt hybride entre l'amusement et l'élévation spirituelle: abandonnée à ses rêveries, l'âme «plane dans l'univers» et connaît un état de ravissement quasi extatique; le comble du sentiment de soi serait-il l'oubli de soi dans la fusion avec le «Grand Tout»? Ces tendances mystico-panthéistiques ne sont pas absentes mais doivent être tempérées par l'auto-dérision et surtout par l'expression d'une foi chrétienne jamais démentie. Les rappels de la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, dans la seconde *Promenade* sont clairs, de même l'affirmation du principe inébranlable servant de base à sa sécurité: «Dieu est juste, il veut que je souffre, il sait que je suis innocent.»

Les ailes de l'imagination caractérisent justement le détournement métaphorique propre à la pensée imaginative: l'âme ailée, figure platonicienne, s'élève non plus par la grâce d'une *noésis*, intuition intellectuelle, mais par la puissance légère de l'imagination.

Voilà donc l'imagination consacrée source de la pensée, ce n'est plus «la folle du logis», mais presque la reine des facultés. En tout cas les *Rêveries* prouvent que l'imagination est sans doute cet art caché dans les profondeurs de l'âme humaine qui serait la source de toutes nos facultés. L'homme est par nature un rêveur, «un rêveur définitif». Mais cette propension si naturelle de se laisser aller à la rêverie ne vaut jamais comme un doute sceptique porté sur la réalité du monde, la rêverie ne peut donc s'associer au doute hyperbolique qui réduit le réel à la pure illusion.

La rêverie se distingue du songe baroque, la vie loin de n'être qu'un songe, est la présence absolue en nous de la nature, comme force créatrice. Pourtant un doute nous vient: cette insistance dans la dénégation d'une certaine réalité ne serait-elle pas le symptôme d'une âme malade?

3) Rêverie et tendances paranoïaques: l'exacerbation de l'amour de soi, un tempérament aux limites de la manie dépressive.

Le refuge dans les rêveries peut s'analyser cliniquement; en effet le besoin de se détacher du monde humain vient de la représentation délirante du complot universel. Or il s'agit bien d'une construction monomaniaque très caractéristique de la personnalité paranoïaque¹¹ dans les *Rêveries*? La thèse du complot est récurrente:

«Proscrit par un accord unanime. Ils ont cherché dans les raffinements de leur haine quel tourment pouvait être le plus cruel à mon âme sensible.» Première promenade p. 55.

«Les raffinements de leur haine..mes persécuteurs.» Ibidem

«Qu'on épie ce que je fais...» Fin de la 1^o p. p. 63.

«pour concourir au commun complot. Des foudres d'observations particulières soit dans le passé soit dans le présent, me confirment tellement dans cette opinion que je ne puis m'empêcher de regarder comme un de ces secrets du Ciel impénétrables à la raison humaine la même oeuvre que je n'envisageai jusqu'ici que comme un fruit de la méchanceté des hommes.» Deuxième promenade p. 73.

«Tandis que tranquille dans mon innocence je n'imaginai qu'estime et bienveillance pour moi parmi les hommes; tandis que mon coeur ouvert et confiant s'épanchait avec des amis et des frères, les hautes m'enlaçaient en silence de rêts forgés au fond des enfers.» Troisième Promenade p. 84.

« » Toute la génération présente ne voit qu'erreurs et préjugés dans les sentiments dont je me nourris seul; elle trouve la vérité, l'évidence dans le système contraire au mien... Suis-je donc seul sage, seul éclairé parmi les mortels?» Ibidem p. 86.

La neuvième promenade réussit le tour de force de présenter l'abandon de ses enfants comme une forme du complot. Tout se passe comme si la mauvaise conscience et le sentiment de culpabilité engendrant une auto-dépréciation se transmutaient brutalement en délire de persécution et, du même coup, libérait une folie des grandeurs et une vision messianique, tout aussi symptomatiques. La rêverie s'approcherait alors de l'idée délirante. Mais la psychiatrisation réduit l'oeuvre à sa cause psychologique, alors qu'il s'agit d'en apprécier la valeur universelle. Rousseau se présente comme une âme sensible et les *Rêveries* sont l'expression de cette sensibilité extrême libérée par la solitude et le renoncement à la «comédie

humaine»; il écrit une sorte de journal intime dans lequel il cultive le rapport de soi à soi.

4) L'amour de soi comme exercice de la connaissance de soi, la vérité du sentiment.

Soi, le terme est préférable à *moi*: le moi renvoie au sujet souverain, maître de ses pensées, au *cogito* cartésien et certes, la référence à Descartes affleure toujours dans la pensée de Rousseau, mais toujours comme une mise à distance puisque la subjectivité rousseauiste se revendique de la sensibilité la plus pure. Libérée par la rêverie et par la solitude, la sensibilité se déploie comme un dialogue de l'âme avec elle-même, dialogue d'amour, d'où la métaphore de l'enlacement.

En comparant le questionnement mené par Descartes dans la *Seconde Méditation* et celui de la *Première Promenade*, on remarquera une certaine analogie dans la question:

Descartes «*Mais qu'est-ce donc que je suis? Une chose qui pense..*» *Méditation seconde*

Rousseau: «*Mais moi détaché d'eux et de tout, que suis-je moi-même?*» *Première Promenade*

Descartes poursuit: «*Qu'est-ce qu'une chose qui pense? C'est-à-dire une chose qui doute, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi et qui sent*» G-F, édition Alquié p. 420.

Bien que Descartes nomme toutes les formes de la conscience psychologique, puisqu'il a, dans cette seconde méditation, suspendu la thèse de l'existence du corps, il doit forcément hiérarchiser les fonctions au profit très évident des fonctions intellectuelles. L'entendement constitue le caractère originaire de la pensée, l'homme est donc en sa nature même ou par essence un entendement ou une raison.

Rousseau opère aussi une sorte de réduction phénoménologique afin d'atteindre par une expérience originaire l'essence de son être; ou se sentir exister tel qu'il est en lui-même. Mais à la différence de Descartes, la réduction porte sur les autres hommes et non sur l'existence du monde physique.

Je préfère parler de soi pour désigner le «moi détaché d'eux» = «être soi-même»; notion mixte, psychologique et métaphysique qui

comprend l'être singulier vivant et pensant, la totalité psycho-physique (le corps propre au sens de Merleau-Ponty y est inclus); ainsi les sens et la sensibilité affective, les sentiments, et surtout l'imagination peuvent logiquement apparaître au centre de la personnalité.

Différents passages des *Rêveries* présentent dans un même champ lexical la rêverie, l'imagination,, le sentiment, les sensations comme autant de donations originaires de soi à soi.

«Une nouvelle connaissance de mon naturel et de mon humeur par celle des sentiments et des pensées... mon coeur s'est purifié.. mon âme est encore active, elle produit encore des sentiments, des pensées.» Première promenade p. 61 sq,

«Au lieu de ces tristes paperasses et de toute cette bouquinerie, j'emplissais ma chambre de fleurs et de foin.»

Cinquième Promenade, p. 111,

«Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mes oreilles et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser». Ibidem, p. 114.

Si le corps vieilli apparaît comme un obstacle, dès que l'abandon au repos lui redonne le plaisir des sensations, Rousseau réintègre son propre corps; il ne s'agit plus de l'enveloppe charnelle, vouée à l'apparaître social, de l'image corporelle dirait-on aujourd'hui, mais de la corporéité comme instance réceptive, et aussi comme principe du mouvement. Et justement le mouvement des pensées se règle au mieux sur le mouvement passif, ou actif du rêveur promeneur, dérivant au fil de l'eau ou déambulant par les rues et les bois.

Les flux et les reflux de l'âme sensible, les mouvements du «coeur pur» dans ses relations privilégiées à la nature, créent un rythme, dont la régularité dans l'alternance de l'expansion et de la contraction évoquent les battements du coeur. La vie persévère, et l'âme découvre dans ses sensations en prise directe sur la nature environnante qu'il est bon de ne pas se complaire dans l'extase qui pourrait lui être fatale. Limites du mysticisme posées par les choses sensibles les plus infimes: l'air, les odeurs, les fleurs:

«Les arbres, les arbrisseaux sont la parure et le vêtement de la terre. Rien n'est si triste que l'aspect d'une campagne nue et gelée qui n'étale aux yeux que des pierres, du limon et des sables. Mais

vivifiée par la nature et revêtue de sa robe de noces au milieu du cours des eaux et du chant des oiseaux, la terre offre à l'homme dans l'harmonie des trois règnes un spectacle plein de vie, d'intérêt et de charme, le seul spectacle au monde dont ses yeux et son coeur ne se lassent jamais.» Septième Promenade

«Plus un contemplateur a l'âme sensible plus il se livre aux extases qu'excite en lui cet accord. Une rêverie douce et profonde s'empare alors de ses sens, et il se perd avec une délicieuse ivresse dans l'immensité de ce beau système avec lequel il se sent identifié.» Ibidem

L'âme sensible, la belle âme est apte à percevoir, à sentir la belle harmonie cosmique, c'est donc une rédemption dans et par **le sentiment esthétique** qui nous est proposée dans les *Rêveries*.

V. Le promeneur

1) La simplicité de la promenade

Le mouvement libéré du but; paradoxe des lieux de promenade: ville et campagne; la nature s'entend au sens philosophique de l'origine, donc elle désigne aussi la nature humaine, celle-ci reste visible chez les gens simples et les enfants; mais le dévoilement suppose toujours le recouvrement par le voile. Rousseau ne choisit pas l'ascétisme et la voie des vrais mystiques, il ne se fait pas ermite, il conserve une activité superficielle; la promenade l'emporte sur la pure contemplation: observer au sens de l'observation pour la «leçon de choses», mais sans recherche de l'utilité.

2) Le rôle apaisant de la botanique

«Il faut que quelque circonstance particulière resserre ses idées et circoncrive son imagination pour qu'il puisse observer par parties cet univers qu'il s'efforçait d'embrasser.

C'est ce qui m'arriva naturellement quand mon coeur ressermé par la détresse rapprochait et concentrait tous ses mouvements autour de lui pour conserver ce reste de chaleur prêt à s'évaporer et s'éteindre dans l'abattement où je tombais par degrés. J'errais nonchalamment dans les bois et les montagnes... Mon imagination qui se refuse aux objets de peine laissait mes sens se livrer aux impressions légères, mais douces des objets environnants.»

Septième promenade o.c p. 135.

Conclusion: Un retour à la nature d'une grande modestie

La nature commence par le bien, mais l'histoire introduit le mal. Comment retrouver le bonheur de l'innocence? Foncièrement pessimiste, Rousseau ne peut croire à la réalisation de l'idéal, mais l'échec de sa philosophie, qui est aussi l'échec de sa vie, ne l'entraîne ni vers la démesure tragique, ni vers un mysticisme exacerbé dans des visions panthéistes; ce qui nous reste de la nature dans son innocence originelle quand la méchanceté humaine a presque tout dégradé, ce sont les créatures les plus éphémères, les plus futiles en apparence: les plantes et les fleurs. L'innocence des plantes.

Evelyne Guillemeau-Crognier
Institut Français de Porto

NOTES

¹ Cf. Paul Audi, *Rousseau, Ethique et passion*, P.U.F 1997: «Vivre n'a rien d'une fonction biologique ou physique; vivre c'est éprouver toute chose en soi comme ce qui suscite toujours déjà l'épreuve radicale d'un «se sentir» originel, c'est adhérer en tout point de son être à cette épreuve sensible dans l'immédiation de laquelle son propre être se révèle spécifiquement à soi- comme un Soi précisément.». Cf commentaire suite note p. 2.

Sans partager la problématique exclusivement phénoménologiste de l'interprétation d'Audi dans son ensemble, certains éclairages qui me paraissent assez pertinents,; en particulier dont celui-ci L'identification nature-vie-existence paraît en l'occurrence justifiée et servira de fil conducteur pour comprendre le rapport entre sentiment de soi et nature. Je note aussi la prééminence du Soi, l'ipséité, le soi-même= *self=selbst* = si, qui induit le sentiment de soi comme équivalence du sentiment d'exister = être soi ou se sentir être soi.

² *G-F p 64-65*

³ comme en témoigne la définition proposée par le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1694³:

Nature: 1) Ensemble de l'univers.

2) «Cet esprit universel qui est répandu dans chaque chose créée, et par lequel toutes les choses ont leur commencement et leur fin».

3) «Principe interne des opérations de chaque être.».

4) «Le mouvement par lequel chaque homme est porté vers les choses qui peuvent contribuer à sa conservation.».

5) La complexion, le tempérament.

6) Une certaine disposition de l'âme.

7) L'état naturel de l'homme par opposition à la grâce.

⁴ Cf. *La transparence et l'obstacle*, chapitre 5, p 142 sq, Gallimard 1971

⁵ Cf. Alexis Philonenko, *Rousseau et la pensée du malheur*, Vrin 1984

⁶ St Augustin, *Les Confessions* livre XI, chapitres 14 à 29 sur le temps, G-F, traduction Trabucco, 1964

⁷ *Second Discours*, l'âge des cabanes ou époque barbare qui est

la première époque historique, «après» la sortie de l'état de nature; époque qui fut vraiment la seule heureuse pour le genre humain

- ⁸ Le coeur a ses raisons que la raison ignore, la charité, ordre supérieur, place le coeur au-dessus de la raison.
- ⁹ L'individu est un atome qui entre en relation avec les autres dans le système artificiel mais nécessaire qu'est la société.
- ¹⁰ G.Bachelard, *Poétique de la rêverie*, chapitre 4, Paris, P.U.F, 1960.
- ¹¹ Cf. J. Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Seuil, col^o Points.

Bibliographie:

I. Oeuvres de Rousseau:

Les Rêveries du promeneur solitaire, Garnier-Flammarion, édition avec dossier, présentation par E.Leborgne, 1997

Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, N.R.F, Idées, 1965

Julie ou la Nouvelle Héloïse, Garnier-Flammarion,

Les Confessions, Garnier-Flammarion, 1968

Emile ou de l'éducation, Garnier-Flammarion, 1966

II. Autres auteurs cités:

Montaigne, *Les Essais*, Gallimard, Folio classique, 3 volumes
Descartes, *Les Méditations*, Deuxième Méditation, classiques
Garnier, 2ème volume

St Augustin, *Les Confessions*, Garnier-Flammarion, traduction J. Trabucco, 1964

III. Commentaires:

Jean Starobinski, *La transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1971

A lexis Philonenko, *Jean-jacques Rousseau et la pensée du malheur*, Paris, Vrin, 1984

Paul Audi, *Rousseau, éthique et passion*, Paris, P.U.F, 1997